

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 51

Artikel: Les exilés perpétuels
Autor: J.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204666>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Le « Conteur Vaudois »

sera servi gratuitement, durant le mois de décembre 1907, aux personnes qui prendront un abonnement pour l'année 1908. — Prix de l'abonnement 4 fr. 50.

NOËL DANS LES ALPES VAUDOISES

Nous extrayons le morceau ci-après d'une intéressante étude sur les légendes religieuses de la contrée d'Ollon, publiée dans les *Archives suisses des traditions populaires*, par M. F. Isabel, instituteur, à Villard.

Parler de la bûche de Noël, c'est faire ressusciter aux vieillards une antique coutume qui ne vit plus que dans leur mémoire. C'est au coin du feu que la nature nous convie en hiver à la vie de famille, où l'on s'appartient si bien les uns aux autres, où le temps même semble nous appartenir. On évitait un gros morceau de bois, qu'on mettait à part exprès dans l'année. On l'appelait la tronce de Noël ou la *tsanton de Tsalande*. On en remplissait le creux de noix, de châtaignes, de noisettes et autres fruits secs, que l'on masquait ensuite d'une planchette. Puis, dans la grande veille de Noël, on la mettait au foyer. On éteignait toutes les lumières de la maison. Petits et grands, assis en rond dans la réverbération de l'âtre, devisaient, se contaient des histoires, des légendes, quelque savoureux conte de Noël. Au moment psychologique, avant que le feu eût trop entamé la bûche, on la retirait... Avec le plus grand étonnement qu'il pût simuler, le père de famille découvrait la provision inattendue que contenait le précieux tison. S'ils avaient été bien sages dans l'année, les enfants pouvaient se partager le tout. « La bûche est chue! Noël est descendu! » criaient-ils dans leur jubilation. Alors la veillée se continuait avec une gaieté exhubérante; on chantait, on buvait, on se chauffait autour du feu, parfois en faisant cuire des briquets; ou bien les jeunes faisaient des jeux, fondaient du plomb et le jetaient dans l'eau; l'objet fantastique que cette forme de hasard rappelait était une sorte d'horoscope, une humoristique indication pour l'avenir.

Dans quelques endroits des montagnes, ainsi au nord du Chamossaire, on soupait avec de jolies cuillers de bois sculpté, avec un plein baquet de lait pur parsemé de tranches de pain, comme on le fait sur les alpages au solstice d'été, et à la montée du troupeau sur la haute montagne. Ce repas de Noël était tenu pour un régal, un renouveau, et l'on sait qu'à La Chié-saz, à 4 kilomètres de Vevey, un philanthrope local a laissé, en 1761, un fonds d'environ deux mille francs destiné aux miches de Noël: 62 feux recevaient encore annuellement cette miche géante.

Avant l'aube, l'« angette » apportait encore des surprises agréables aux enfants sages, tan-

dis que certains petits faisceaux, très utiles et nullement dommageables, attachés par un ruban rouge, étaient l'instrument qui inspire la crainte de Dieu et le respect des parents aux moutards indociles et désobéissants. Rien n'arrive à l'intelligence sans franchir la porte des sens.

Les paysans du Nord ont la gerbe de Noël, destinée aux petits oiseaux amis de l'agriculteur et si dignes d'une belle vieillesse; cette coutume est si respectée en Suède, que le paysan le plus avare, refusant sans pitié la bûche de Noël au pauvre grelottant, n'ose refuser la gerbe de Noël aux oisillons piaillants.

Il y a aussi la cloche de Noël, qui sonne à l'aube (à Vers-l'Eglise, Ormoins). Etant enfants, nos parents nous éveillaient pour l'écouter.

Après 1870, nous avons eu le sapin de Noël, où l'on voit apparaître soit le bon-enfant, soit la chausse-vieille, la vieille qui frappe sur les doigts. Le tout agrémenté de familières allocutions ou de ravissants morceaux de musique. Maintenant, plus de grande cheminée! plus de bûche bienfaisante! Chalande vient toujours, mais on construit autrement, on ne goûte plus les plaisirs simples d'antan. Le prosaïsme modifie tout.

F. ISABEL.

CROQUIS RUSTIQUES

DÉPART

Le père Auguste est mort. Le deuil est au village... Dans leurs meilleurs habits, un peu gauches et lourds, Tous les hommes s'en vont rendre un dernier hommage à celui que reprend la terre, pour toujours. [mage

Gravement, dans la boue, ils frappent la cadence Des grands pieds obligés d'aller à petits pas, Tandis que les gamins, dans la rue en silence, Enlèvent leur chapeau, et ne comprennent pas..

Le pasteur a prié sur la fosse entr'ouverte Consolant les croyants, exhortant les pêcheurs; Puis devant les parents, et tête découverte, L'assistance a passé pour rendre les honneurs.

A l'ors se rassemblent les amis. Cependant Qu'ils parlent du défunt, de ses biens, de ses De son activité, si brusquement éteinte, [champs, Ils s'en vont lentement boire un verre à la pinte.

HENRI SCHULER

C'est pour les enfants. — Mme R. a un défaut qui fait le désespoir de tout son entourage. Elle ne peut assister à un repas quelconque sans s'approprier quelques pièces de dessert.

L'autre jour, elle baptisait un adorable bébé. Elle avait donc préparé un festin de gala auquel étaient conviés tous les parents et tous les amis de la famille.

Au dessert et sans s'en apercevoir le moins du monde, Mme R. remplissait ses poches de coquemolles, de noisettes et de pâtisseries.

Les convives feignaient de ne rien voir. Le mari de Mme R. était sur des charbons. N'y tenant plus, il fait à demi-voix à sa femme :

— Mais, ma chère, fais donc attention.

— Que veux-tu dire ?

Alors, lui, faisant un signe en regardant le dessert : « Songe donc que tu es chez toi. » — Ah! c'est juste.

La vie chère. — Une pauvre fillette se présente chez le boulanger et demande, suivant son habitude, qu'on veuille bien lui remettre deux pains contre la monnaie qu'elle dépose sur le comptoir.

— Il te manque six centimes, fait le boulanger, comptant l'argent; le pain a renchéri ce matin.

La petite, stupéfaite et rendant le pain qu'on lui a servi :

— Alors! m'sieu, donnez-moi du pain d'hier.

LES EXILÉS PERPÉTUELS

L'AUTRE jour, place St-François, je rencontre un Lausannois qui était parti pour l'étranger au sortir de l'école et que je n'avais dès lors jamais revu.

— Eh! bonjour. Alors, en séjour au pays?

— Oh! pas en séjour, rentré au pays depuis six mois.

— Pour toujours?

— Hum?... hum?... Je le pensais lorsque je suis revenu. C'était mon intention. Maintenant, je ne sais trop si je resterai ici ou si je m'en retournerai à Paris. Je suis très perplexe.

— Ah! vous étiez à Paris. Et alors vous avez de la peine à vous acclimater de nouveau?

— Je vous crois. Non, décidément, quand on a séjourné à l'étranger pendant quelques années, on ne peut plus se faire à notre vie. Ah! mon cher, que l'on est encore vieux jeu, ici.

— Vous trouvez? C'est étonnant. Ici on estime au contraire que nous allons trop vite et que toutes les bonnes traditions d'antan s'en vont les unes après les autres. Et vous savez, il y a du vrai.

— C'est possible. Mais quoi qu'il en soit, ma femme et moi ne pouvons plus nous faire à nos Vaudois. Les gens d'ici sont étroits d'idées, mesquins, défiant. S'ils tournent les yeux de votre côté, s'ils vous abordent, c'est pour vous « inquisitionner », pour vous scruter de la tête aux pieds. Ou bien alors, ils ne font pas plus attention à vous que si l'on n'existait pas. C'est tellement absurde que c'en est agaçant, horripilant.

— Mais... mais... vous me surprenez...

— Oh! c'est clair, vous qui n'avez jamais quitté le pays, vous ne vous en apercevez pas. Mais, tenez, ma femme — elle est étrangère — ne peut s'y habituer. Elle a une certaine liberté d'allures.

— ... Elle met les jambes sur la table?...

— Non... non... mais enfin, elle n'est pas guindée, comme nos damettes, elle ne craint pas une plaisanterie un peu...

— Oui, enfin, un peu... dites seulement...

— En un mot, elle aime à rire, à s'amuser; elle prend la vie du bon côté.

— Rien de plus naturel. Et alors?...

— Et alors?... Eh ben, on la regarde de travers.

— Qui, « on »?

— Mais tout le monde, parbleu !
 — Vous voyez tout le monde ?
 — Au contraire, nous ne voyons personne ; nous nous calfeutrions dans notre « chez nous ». C'est là encore, dans ce petit nid, que nous avons arrangé à notre goût...

— A la « parisienne ».
 — A la parisienne, si vous voulez ; eh bien, c'est là notre refuge contre tout ce monde embourgeoisé, mesquin, compassé, que l'on voit ici.
 — Et vous allez quelquefois dans le monde ?
 — Jamais, je vous dis.
 — Au théâtre, au concert, au moins ?
 — Au théâtre, ... quelquefois ; quand il y a une tournée avec un acteur ou une actrice en vedette. Nous ne pouvons pas supporter les artistes de la troupe d'ici.

— Naturellement, vous êtes gâtés. A Paris, vous suiviez sans doute les spectacles du Théâtre français, de l'Odéon ? ..

— Peuh ! ... très, très rarement ; c'est trop cher, et puis, il faut faire toilette. Nous allions à Cluny, aux Bouffes, et surtout au Café concert. A Paris, on est sûr, on n'entend que des étoiles.

— Oui, oui, c'est tout le système solaire ; c'est éblouissant. Que voulez-vous, Paris est Paris et Lausanne est Lausanne. Et puis, certainement, dans la grand'ville, vous alliez souvent en dîner ou en soirée ; vous aviez beaucoup de relations, de joyeux amis ? ..

— Eh ben, non, pas seulement ; nous restions chez nous.

— Comme ici ?

— N'est-ce pas, à Paris, il y a trop de monde ; on ne se connaît pas.

— ... Comme ici. Car enfin, ces bons Vaudois, embourgeoisés, mesquins, défilants, compassés, que vous jugez si sévèrement, vous ne les connaissez pas, et madame les connaît moins encore.

Quand vous voudrez, bien sortir de votre repaire, vous mêler un peu au monde et chercher ici des Lausannois, de Lausanne et non de Paris, vous verrez, j'en suis sûr, qu'ils ne sont pas si désagréables que vous le dites, et surtout qu'ils ne diffèrent pas tant que cela de tous les gens que vous avez rencontrés dans vos séjours à l'étranger.

Croyez-moi, les hommes sont partout les mêmes, à peu de choses près ; il n'y a que l'enveloppe où il y ait quelque différence. Sucez la praline, et vous trouverez l'amande ; tantôt douce, tantôt amère, et cela dans tous les pays et sous tous les climats.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)
 3

Une guerre de religion

NOUVELLE NEUCHÂTELOISE, PAR O. HUGUENIN

V (suite)

Non, poursuivait le justicier avec indignation, non, ma parole ! si quelqu'un m'avait rapporté ça de toi, je lui aurais dit : Tu en as menti !

— Voyons, Olivier, il n'y a pourtant pas de quoi se fâcher ! voulait dire Abram-Louis qui devenait cependant éramois à vue d'œil. Finalement, chacun son idée.

Sans l'écouter, le justicier continuait avec amertume :

— Pour des Pontiers¹, avaler ça, encore passe ; mais un communier de la Sagne, qui a été baptisé par M. Jean-Frédéric Perrot, qui a eu le privilège de faire ses « six semaines » et de « ratifier » avec M. Jean-Pierre Cartier, qui a présentement l'honneur, en sa qualité d'ancien d'Eglise, de faire partie d'un consistoire présidé par notre vénérable et vénéré pasteur, M. Charles-Daniel Prince, se laisser

¹ Habitants des Ponts.

Excusez-moi, mais vous me paraissez être de ceux — ils sont légion — dont mon vieil oncle Abram disait « qu'ils ne sont bien qu'ouïls ne sont pas » ... Diable ! déjà 3 heures. Au revoir !
 J. M.

Sinistrés de Malley.

Nous recommandons chaudement la soirée de bienfaisance qui sera donnée, ce soir, à la Maison du peuple, par l'*Harmonie lausannoise*, le *Théâtre du Peuple*, avec le concours de Mlle Luquien, cantatrice, de M. Birnbaum et de quelques zofingiens. — Programme des plus attrayants.

L'Histoire sainte. — Un papa dit à son fils :

— Connais-tu bien ton Histoire Sainte ?

— Oui, papa.

— Eh bien ! qu'est-ce que c'est qu'Adam ?

— Oh ! papa, je n'en suis pas encore là !

POURQUOI LES FEMMES

ONT LA TÊTE DU DIABLE

Les gens de Clucy-sur-Salins, dans le Jura français, redisent dans leur patois cette facétie populaire, qui a cours en Franche-Comté depuis des siècles et que comprendront tous les patoisants.

Jésus-Christ et pu saint Pierre se promenaient su lo rivo de lo mer. Tout d'un cô, i voya lou diable et pu no fonno (onna fenna) que se bottevant de l'autro rivo. Alors lou bon Dieu dit o saint Pierre : « Vo t'a vitou me lès décombotte. »

Saint Pierre se dépatze d'obéi o son maître e kma i martève ausse bin su l'ague que sur lo tarro, l'arrivo la dà ra de ta ; et pu, ma foi, kma i lès voit toudze de ple en ple annourtsis l'on contre l'autro, i nè fa ne fon ne do : i tire sen n'épée et ioux còpe lo tète. Là dessus, i s'en retoune kma se de ra n'était, vâ Jésus-Christ que l'attendève et i li raiconte kma lo fâ.

En entendant ça, voilà que lou bon Dieu se met en coulère, et li dit en topant di pié : « Mâ ! bougre d'innocent ! i ne t'ovèvou pas dit d'ieux còpe lo tète : Pra-me bin vitou Dzan que délodze, et vo-t-o en mon mon ioux remettre. »

Voilà mon pôrou saint Pierre tout penou et so tio couito que retrouvâche ne secondo vois, et que se met en besougne de réquemôder so niguedouilleri. Mâ l'ovève ne tète fretto et tôle-mat coueto, tant l'ovève poue que lou bon Dieu ne s'impatientisse, que les uioux li trebeillévât se bin qu'i pra lo tète de lo fonno qu'i met su

entraîner si aisément dans l'erreur par un jeune ministre qui met des doctrines humaines en lieu et place de celles des saintes Ecritures, je te le dis, Abram-Louis, c'est un reniement qui vaut celui de saint Pierre ! Plaise à Dieu que tu t'en relèves comme lui par la repentance !

Convenez qu'il eût fallu être un ange de patience pour accepter cette sortie avec égalité d'âme. Or, monsieur l'ancien, si ami de la paix qu'il fût, n'avait pas le tempérament d'un ange, mais bien celui d'un homme terriblement sanguin. Aussi ne lui fera-t-on pas un crime d'avoir répliqué du ton d'une amère ironie et la face empourprée :

— Bien obligé, monsieur le justicier, je te rends grâce d'en être resté à saint Pierre ; j'ai vu le moment, Dieu me pardonne ! où tu m'allais accoupler à Judas ! Rénégat, c'est déjà assez dur à avaler : il n'aurait plus manqué que de m'appeler traître !

Ce disant, le pauvre ancien, profondément blessé, tourna sur ses talons et se mit à descendre la charrière à pas précipités. Le justicier, l'air digne, le suivit à grandes enjambées, mais sans chercher à le rejoindre, pour ne pas avoir l'air de reconnaître qu'il avait manqué de mesure. Et cependant, au fond du cœur, il éprouvait un vrai remords d'avoir été si sévère. Mais l'orgueil, ce maudit orgueil qui a fait tant de mal à la pauvre humanité depuis le commencement du monde, l'empêcha de crier : « Attends-moi, Abram-Louis ; j'ai été trop vif ; ne m'en veux pas, touchons-là. »

lou couô di diable et pu cto di diable qu'i met su lou cou de lo fonno.

Et voilà kma quai lès fonnets ont lo tète du diable.

LES LIVRES DE CHEZ NOUS

Au Foyer romand, étrences littéraires pour 1908. Lausanne. — Payot et Cie.

Pour la vingt-deuxième fois, l'excellente publication que dirige avec une si parfaite compétence M. Philippe Godet est apparue sur la table de tous ceux qu'intéresse la vie de notre pays romand. Pour ceux-là, il n'en est pas de plus impatiemment attendue. Ils savent qu'ils y trouveront une image fidèle de ce que nos écrivains ont produit dans le domaine de l'art et de la pensée, un écho de nos préoccupations les plus hautes, un témoignage de la vitalité croissante du petit pays mollement assis entre les Alpes et le Jura.

Seule, la chronique de M. Godet suffirait à justifier le succès croissant du *Foyer*. Trente pages d'un style alerte, riches de faits et de pensées, résument avec concision et clarté les événements les plus significatifs de l'année écoulée : c'est un régal qui ne court pas les livres et que M. Godet nous sert avec un tour de main qui n'appartient qu'à lui.

M. René Morax ouvre la série des « morceaux littéraires ». Avec une douloureuse acuité de pensée, il a étudié les ravages causés dans une âme ardente et sincère par le « démon de l'analyse ». Ces pages fortes et vibrantes portent bien la marque de son riche tempérament d'écrivain. M. Gustave Kraft disserte agréablement sur la télégraphie sans fil. M. Benjamin Vallotton conte avec beaucoup de verve l'histoire savoureuse d'une vieille femme, d'un prunier et d'un mauvais « petit saint ». M. Gaspar Vallette a rapporté de Bohême les spirituelles « notes d'un baigneur ». Mlle Eugénie Pradez fournit un nouveau cas de psychologie sentimentale ; c'est de tout repos. M. Louis Courthion a campé avec vigueur la rude et grande figure du guide Héliarion dont la mort tragique est « le triomphe de l'Alpe sauvage sur son dompteur obstiné ».

Après l'étude consciencieuse et précise consacrée par M. Eug. Secretan aux vallées de St-Nicolas et de Saas, on lira avec un plaisir tout particulier les pages éloquentes dans lesquelles M. Hubert Matthey parle, avec une émotion communicative, de « la poésie de la montagne ». M. Matthey est un alpiniste doublé d'un écrivain ; c'est une rencontre plus rare qu'on ne le croit. Enfin, à propos d'« Extension commerciale », M. Albert Bonnard dénonce avec infiniment de bon sens et d'énergie l'esprit de lucre qui tend de plus en plus à corrompre la politique, le journalisme et toutes les branches « désintéressées » de l'activité humaine. C'est là d'excellente et nécessaire besogne.

Les poètes, sans lesquels le *Foyer romand* ne

D'ailleurs Olivier Vuille n'avait pas l'habitude de céder ; quand il différait d'opinion avec Abram-Louis, c'était généralement ce dernier qui faisait le sacrifice de la sienne sur l'autel de l'amitié. « Il va s'arrêter au bas de la charrière, » se disait le justicier en maintenant sa distance.

L'ancien trotteait toujours ; il arriva à la grande route, et sans regarder en arrière, tourna le coin de la maison d'Esafie Vuille, le cousin d'Olivier, et continua son chemin. « Bah ! pensa le justicier en pressant un peu le pas, il m'attendra vers notre charrière ; on ne peut pas se quitter comme ça ! »

Il se trompait ; Abram-Louis passa outre, comme si depuis quarante ans il n'avait pas eu l'habitude de faire un bout de causette chaque dimanche, à l'entrée de ce chemin. Quelques pas plus loin il rejoignit le pasteur et son escorte, et poursuivit sa route sans détourner la tête. S'il eût jeté un regard par-dessus son épaule, il eût vu le justicier planté à l'entrée de sa charrière, aussi immobile que la femme de Lot changée en statue de sel.

VI

C'était par un beau dimanche de la fin de l'été que ces choses se passaient. En traversant la vallée, Olivier Vuille n'eut pas un regard pour les beaux regains frais et drus que les pluies douces, survenues après les fenaïsons, faisaient pousser à vue d'œil. Avec une souveraine indifférence, il